ALAIN MABANCKOU

TAIS-TOI ET MEURS



VENDREDI 13

elb

Extrait de la publication

VISIT…

LANZAROTE

Caliente.COM



VENDREDI 13

Extrait de la publication

Dans la même collection

Pierre Bordage, *L'arcane sans nom*
Jean-Bernard Pouy, *Samedi 14*
Michel Quint, *Close-up*
Brigitte Aubert, *Freaky Fridays*
Olivier Maulin, *Le dernier contrat*
Pierre Pelot, *Givre noir*
Pia Petersen, *Le chien de Don Quichotte*
Jean-Marie Laclavetine, *Paris mutuels*

À paraître

Scott Phillips, *Nocturne le vendredi*
Pierre Hanot, *Tout du tatou*
Patrick Chamoiseau, *Hypérion victimaire*
Mercedes Deambrosis, *Le dernier des treize*

www.editionslabranche.com/vendredi13

Extrait de la publication

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



elb
editions la branche

Extrait de la publication

ALAIN MABANCKOU

TAIS-TOI ET MEURS

ROMAN



Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

Je ne suis pas seul dans cette cellule. Je la partage avec Fabrice Lorient, un Français d'une quarantaine d'années, lui aussi en détention provisoire pour, m'avait-t-il laissé entendre, « une petite broutille de rien du tout ». Je ne sais pas ce que signifie « une petite broutille de rien du tout », mais lui, il est si confiant qu'il a juré de demander réparation contre sa détention qu'il qualifie d'illégale.

Fabrice occupe ces lieux depuis deux ans et, à voir comment il se débrouille, j'ai l'impression qu'il maîtrise maintenant le fonctionnement de la machine judiciaire de ce pays, surtout son système pénitentiaire. Il a tenu à rédiger lui-même sa demande de liberté provisoire dont il attend avec impatience la réponse, alors que moi j'avais laissé maître Champollion le faire.

Il est grand, très beau garçon, une musculature saillante maculée de tatouages reproduisant avec le souci du détail les visages de sa femme et de son enfant. Dans une certaine mesure il me fait penser à mon compatriote Pedro, « mon grand frère », mais en plus sportif. Alors que Fabrice tient à sa musculature comme à la prunelle de ses yeux, Pedro, lui, s'intéresse plus à l'accoutrement, aux habits extravagants de couleurs vives. Si mon codétenu me fait tant penser à lui, c'est aussi parce qu'en partageant cette cellule

Extrait de la publication

je me sens comme dans notre studio de la rue de Paradis. Là-bas c'était Pedro le chef, ici c'est naturellement Fabrice qui l'emporte sur moi. D'abord parce que, comme Pedro, il est plus âgé que moi, ensuite il est arrivé ici avant moi. Et puis je suis un peu porté à respecter ce droit d'aînesse qui, dans notre tribu des Bembés, est un devoir. Que cet aîné soit un Blanc ne change pas mon attitude, je dois l'appeler « grand frère » lui aussi, point barre. Ce respect que je lui témoigne a tendance à l'agacer. Il s'imagine que je cherche à me mettre sous sa protection. Il a d'ailleurs été très clair à ce sujet dès le premier jour de mon arrivée :

– Écoute mon gars, toi et moi on a neuf mètres carrés ici, et si t'étais calé en maths à l'école, t'auras déjà compris que chacun de nous a quatre mètres carrés et demi d'espace. Je veux pas d'embrouilles avec toi. J'attends tranquillement de sortir de ce trou pour retrouver ma femme et mon enfant. Alors, tes conneries de grand frère par-ci, grand frère par-là, ça marche pas avec moi, à ma connaissance j'ai pas de petit frère, à moins que mon père ait trompé ma mère ! En tout cas je suis fils unique, et je tiens à le rester ! Pigé ?

Comme je ne lui ai pas répondu, il a poursuivi :

– D'ailleurs, faudra que tu me dises un jour ce que t'as vraiment fait. On n'entre pas dans cette auberge par hasard, y a forcément un motif. J'ai entendu des trucs chez les argousins qui parlaient de toi quelques heures avant que t'atterrisses ici. D'après eux t'es qu'une vieille canaille, et si on était à l'époque de la guillotine t'aurais eu ton ticket de première classe.

Après un silence, se rendant compte qu'il en avait trop dit, il a bredouillé :

– Paraît que t'es impliqué dans cette histoire de la blondasse de la rue du Canada ! La télé, les journaux en ont parlé, c'est bien toi, hein ? C'est toi qui l'as refroidie, cette pauvre nana du 18ᵉ arrondissement, hein ? Putain, je partage l'aquarium avec un vrai refroidisseur.

Puisque je ne lui répondais toujours pas, il a maugréé :

– Prends ton temps, je veux que tu me le dises toi-même un jour. Oui, que ça sorte de ta propre bouche.

C'est à cette époque que j'ai entrepris d'écrire ce journal...

Extrait de la publication

Première partie

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Appelez-moi « José Monfort »

Je m'appelle Julien Makambo. Pendant les semaines qui ont suivi mon arrestation, et même bien avant, lorsque j'étais encore en cavale, ma tronche et mon autre nom, José Montfort, ont occupé la une de la plupart des journaux de France et de Navarre. Dans notre langue du Congo-Brazzaville, le lingala, Makambo signifie « les ennuis ». J'ignore ce qui avait piqué mes parents pour m'attribuer un tel nom qui n'est d'ailleurs pas celui de mon défunt père, encore moins celui d'un proche de la famille. Je suis maintenant convaincu que le nom qu'on porte a une incidence sur notre destin. Si ce vendredi 13 je ne m'étais pas rendu au restaurant L'Ambassade avec Pedro pour rencontrer celui qu'il qualifiait alors de « type très important » venu de Brazzaville, je ne serais peut-être pas en détention provisoire depuis un an et demi dans cette cellule de Fresnes. Mais voilà, lorsqu'on s'appelle Makambo les choses ne sont pas aussi simples.

*

Quand on vient me tirer de la cellule pour les interrogatoires devant le juge d'instruction ou pour les entretiens avec mon avocat commis d'office, j'ai presque

Extrait de la publication

envie de demander aux gardiens pourquoi ils sont aussi nombreux à m'entourer, comme si j'étais ce célèbre Guy Georges, le meurtrier qui sévissait dans l'Est de Paris, qui violait, puis tuait certaines femmes dans les parkings. Je ne suis pas non plus un de ces tueurs en série qu'on voit dans les films américains et qui sont emprisonnés à Alcatraz. Ceux-là sont surveillés sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et on ne les libère jamais, pas question de les voir recommencer leur entreprise maléfique de destruction du genre humain – ce que d'ailleurs ce Guy Georges faisait chaque fois qu'il sortait de prison. Je cite ce nom parce qu'un détenu d'une des cellules du fond du couloir m'a laissé entendre un jour que je ressemblais à ce criminel et qu'avec ma tête « bizarre » – je reprends son mot – même un aveugle dirait sans risque de se tromper que je suis un tueur-né, un tueur de la trempe de ceux qu'on voit dans les films. Des propos de ce genre m'horripilent évidemment. Les gens sont trop influencés par le cinéma et ignorent qu'en général, dans ces fictions, on prend un fait divers qui a marqué le pays, on tire sur les ficelles, on ajoute de la musique pour l'ambiance, et on nous montre une famille de classe moyenne dans un quartier tranquille avec des enfants aussi beaux que les nôtres. Dans un flash-back en noir et blanc, on nous apprend que le criminel en question a eu une enfance difficile, qu'il a commencé par dépecer les rats et les écureuils dans le jardin de ses parents avant de transposer ses pulsions criminelles sur la société. Ce vilain

Extrait de la publication

personnage de cinéma s'introduit par l'arrière de la résidence, il entre dans le salon pendant que la famille dort profondément et se livre à un carnage avec une froideur de robot bien programmé. Après sa besogne, il disparaît, mais reprend vite son activité diabolique dans un autre quartier, laissant aux policiers désemparés quelques indices qu'on n'arrivera à recouper que quelques mois, voire quelques années plus tard.

Moi je ne suis pas de ce monde-là. Ma vie n'est pas une fiction, et mon histoire relève bien de la réalité.

À vrai dire j'ai toujours eu peur du sang, et cette phobie a créé en moi un comportement que certains taxeraient de risible s'ils ne s'en tenaient qu'à ce qu'ils ont entendu au sujet de cette affaire de la rue du Canada. Au restaurant, par exemple, je ne mange pas de viande saignante, je ne regarde même pas dans l'assiette de celui qui en mange, sinon j'aurais des vertiges et la nausée. Le ketchup, le jus de grenadine ou l'orange sanguine me retournent l'estomac. J'ai peur des cadavres ; la première fois que j'en ai vu un de près, c'était justement le corps de cette fille de la rue du Canada.

Lorsque le juge des libertés a décidé de ma détention provisoire je n'ai alors retenu que le mot « provisoire » parce qu'il laissait entrevoir une fenêtre ouverte tandis que j'associais le mot « détention » à une lourde porte métallique bien verrouillée de l'extérieur. J'ai vu les mois passer, les interrogatoires se succéder, parfois avec des

Extrait de la publication

reconstitutions pendant lesquelles on me traînait sur le lieu de la tragédie. On me montrait aussi des photos de gens que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Si je pouvais dire deux ou trois choses sur les cinq compatriotes avec qui nous partagions le studio de Pedro, rue de Paradis, dans le 10e arrondissement, je ne pouvais pas en dire autant de certains visages que je découvrais. On souhaitait que j'identifie ces quidams, que je dise quel type de relation j'avais avec eux et si je savais où ils se trouvaient. Je balayais d'un revers de main ces photos, suscitant l'exaspération du juge d'instruction et la colère de mon avocat. Puisqu'on me posait les mêmes questions, moi je répétais les mêmes réponses qu'ils enregistraient comme si c'était la première fois que je leur parlais de ce qui était déjà écrit noir sur blanc dans les dossiers et scrupuleusement stocké dans les ordinateurs. Au bout d'un moment je commençais à craquer, ne sachant plus si j'étais un personnage de film américain ou si j'étais dans la vie réelle. Mes réponses ne variaient pas malgré l'insistance de mes interrogateurs. J'étais devenu un perroquet, mais jamais je ne récitais ce qu'on m'incitait à cracher afin de m'enfoncer une bonne fois pour toutes. Certaines questions étaient des pièges :

– On est bien d'accord que vous saviez ce qui allait se passer dans cet immeuble ce jour-là et que vous avez agi en connaissance de cause, n'est-ce pas ? insinuait le juge d'instruction.

Et moi, exténué par la longueur de l'interrogatoire, je lui répondais avec calme :

– J'ai déjà répondu à cette question tout à l'heure, monsieur le juge…

Il y avait aussi la psychiatre aux cheveux gris et bouclés et qui portait des lunettes de vue grosses comme les roues d'une bicyclette d'occasion. J'ai oublié son nom, peu importe. Elle me parlait en petit-nègre, me regardait avec commisération, recherchait dans l'expression de mon visage, ma façon de bouger les mains ou les jambes, des indices qui l'auraient confortée dans son diagnostic. Que dire de ces exercices grotesques qu'elle m'imposait au point que je ressemblais à un pingouin solitaire dans la neige ? Elle avait conclu que j'étais un être conscient de ses actes, et elle avait à la fin réfuté l'idée que j'étais influençable, susceptible de me laisser embarquer dans les embrouilles par un autre individu. Les actes que je posais étaient par conséquent réfléchis, je n'étais pas atteint d'une quelconque faiblesse d'esprit.

Pendant ce temps, les mois suivaient leur cours, le « provisoire » s'éternisait, et il fallait être né de la dernière pluie pour ne pas comprendre que j'étais tout simplement en prison et que j'y resterais tant que le procès tarderait à venir. Mon avocat, maître Champollion – que je n'aime pas – m'avait assuré que je bénéficiais de la présomption d'innocence tant que la Cour ne m'avait pas condamné. Selon lui il ne s'agissait, pour l'instant, que d'une mesure de prévention. Pourtant, jusqu'aujourd'hui, chaque fois que je discute avec lui, il reste bien évasif, gratte longuement son crâne dégarni et me fait la morale :

– Monsieur Montfort, le droit a une logique. Je veux entendre par là qu'il ne s'agit pas de hurler qu'on est innocent, encore faut-il le prouver. Ne croyez pas que les preuves sont ramassées au petit matin par les immigrés qui nettoient les rues de Paris ! Ça demande un travail de longue haleine, et votre procès n'est pas le seul qu'on attend dans ce pays.

Je déteste sa façon de me parler. Je ne suis pas son enfant ou ce type de Nègre de l'époque coloniale à qui il fallait tout expliquer par des synonymes. Cet avocat se rappelle-t-il au moins que je suis allé à l'école et que j'ai un baccalauréat en lettres et philosophie ? À la mort de mon père j'ai dû abandonner mes études pour aider ma mère et ma sœur. Je suis fier par-dessus tout de ma culture générale, de mon goût pour la lecture, de ma curiosité d'esprit, et je le dis sans prétention, ceux qui me connaissent admettent que dans notre communauté, à Paris, je suis au-dessus de la mêlée, intellectuellement parlant. Même la psychiatre avait reconnu que mon QI l'avait épatée dans le bon sens et qu'elle était en face d'un individu à l'intelligence dépassant de loin la moyenne. En revanche j'estime que c'était exagéré de sa part de conclure que j'avais systématiquement tendance à nier mes responsabilités. D'une loyauté sans faille à l'égard de mes proches, j'étais prêt à risquer ma propre vie pour les autres.

*

Extrait de la publication

Maître Champollion me prend de haut, devant lui je me sens comme un pauvre rat coincé dans un trou. À se demander s'il aime son travail ou si c'est parce que je n'ai pas d'argent pour me payer un avocat à un tarif si élevé que même si j'avais participé au génocide des Tutsis au Rwanda, il dirait à la Cour pénale internationale que je suis l'homme le plus gentil de la terre et que ce sont ces méchants Tutsis qui m'ont attaqué. Maître Champollion est un métis franco-camerounais petit comme deux pommes de terre ; il rejette sans arrêt mes arguments, si bien que j'ai le sentiment d'être plutôt en face d'un procureur impitoyable et nostalgique de l'époque où il y avait encore la peine de mort en France.

– Maître, je vous l'ai dit mille fois : moi j'étais en bas, dans la rue, et paf, cette fille est tombée du cinquième étage à quelques mètres de moi ! Je vous jure que je n'étais pas entré dans l'immeuble, et c'est la première fois que je mettais les pieds dans cette rue ! Je ne savais même pas qu'il y avait une rue du Canada à Paris. C'est vous dire !

– Eh bien, il aurait pourtant mieux valu ne pas être là ce jour-là. Vous ne m'auriez pas connu, et je ne vous aurais pas connu !

– C'est une détention provisoire, Maître, or ça fait maintenant un an et demi que je suis enfermé ici et…

– Écoutez, il y a des détentions plus longues dans ce pays, ne vous plaignez pas ! Et puis, monsieur Montfort, si vraiment l'appellation « détention provisoire » vous gêne, considérez donc l'autre formule : « détention préventive ».

Du même auteur

Le Sanglot de l'homme noir, Fayard, 2012

Écrivain et oiseau migrateur, André Versailles Éditeur, 2011

Demain j'aurai vingt ans, Gallimard, 2010
(Prix Georges Brassens 2010)

L'Europe depuis l'Afrique, Naïve, 2010

Black Bazar, Seuil, 2009

Lettre à Jimmy, Fayard, 2007

Tant que les arbres s'enracineront dans la terre, Points, 2007

Mémoires de porc-épic, Seuil, 2006
(Prix Renaudot, 2006)

Verre cassé, Seuil, 2005
(Prix Ouest-France Étonnnants Voyageurs,
Prix des cinq continents de la Francophonie, Prix du livre RFO, 2005)

African Psycho, Le Serpent à plume, 2003

Les petits fils nègres de Vercingétorix, Le Serpent à plumes, 2002

Et Dieu seul sait comment je dors, Présence africaine, 2001

Bleu-Blanc-Rouge, Présence africaine, 1998
(Grand prix littéraire de l'Afrique noire, 1998)

Extrait de la publication

© ELB/Éditions La Branche, 2012
21, rue Beaurepaire
75010 Paris
www.editionslabranche.com
Diffusion/Distribution : CDE/Sodis
© Graphisme de couverture : Gérard Lo Monaco
© Photographie de couverture : Hortense Vinet
Dépôt légal août 2012
ISBN 978-2-35306-077-1
Achevé d'imprimer sur les presses d'Interprint, France, août 2012.

Extrait de la publication